

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

NOUVELLES

AP 21
N 8
per
c. 3.

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il ne les
ait oubliées."

CHARLES NODDIE.

J U I N

1er Volume, 11ème et 12ème Livraisons.

QUÉBEC

TYPOGRAPHIE DE P. G. DELISLE

1882

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1. Une boucle de cheveux (poésie).....M. J. MARSILE
 2. Notre prononciation.....ERNEST MARCEAU
 3. Les foins.....NAP. LEGENDRE
 4. Les quatre vents de l'esprit (de Victor Hugo). THOMAS CHAPAIS
 5. La poésie française en Canada.....BENJAMIN SULTE
 6. Conférence sur la charité.....L'ABBÉ BRUCHÉS
-

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES,

Revue littéraire bi-mensuelle paraissant le 1er et le 15 de chaque mois, par livraisons de 24 pages chacune.

ABONNEMENT - - - \$3. par année.

PROPRIÉTAIRE ET ADMINISTRATEUR :

LOUIS-H. TACHÉ,

P. O. Boite 945,

Québec.

UNE BOUCLE DE CHEVEUX

A MA SŒUR

Qu'ai-je trouvé, Lize, ô ma sœur,
En ouvrant ta douce missive ?
Comme je baise avec bonheur
Ce cher envoi d'une autre rive !

C'est une mèche de cheveux,
Boucle si soyeuse et si blonde !
Vient-elle d'un ange des cieux,
Ou bien d'un enfant de ce monde ?

Ah ! me dis-tu, tes tendres mains
L'ont furtivement dérobée
Au plus charmant des Chérubins,
Fleur du ciel ici-bas tombée.

Rien de plus célestement pur !
Pour toi, pas de plus belle chose
Que cet enfant aux yeux d'azur,
Aussi frais qu'un bouton de rose.

C'est ainsi que j'aime à le voir
Embelli par le Saint Baptême,
Souffle de ton âme,—miroir
Où tu te reflètes toi-même,

Quand pour dire le plus doux nom
S'ouvrira sa bouche vermeille,
Que le mien—suave chanson,
Charme avec le tien ton oreille.

Quand pourrai-je guider ses pas
Sur le vert gazon qui l'attire,—
Bercer son sommeil dans mes bras
En m'enivrant de son sourire ?

Mais en attendant, que de vœux !
Pour lui que de saintes tendresses,
De baisers sur ses blonds cheveux;
Dans mes rêves que de caresses !

M. J. MARSILE.



NOTRE PRONONCIATION



Le vent souffle à la politique ; candidats, électeurs et beaux parleurs sont lancés à corps perdu dans l'arène qui vient de s'ouvrir ; les appels chaleureux, formulés dans tous nos journaux, retentissent du haut des *hustings* pour le plus grand bien du pays, et la plus complète satisfaction du peuple.

Au moment où de si grands intérêts s'agitent, vos lecteurs me pardonneront-ils de les entretenir d'un sujet aussi futile que celui de notre prononciation ? Je le conçois, la différence entre un *e* ouvert et un *e* fermé n'est guère de nature à les toucher par le temps qui court ; mais, que voulez-vous ? moi, pour qui la politique a peu de charmes, et l'administration des affaires de l'Etat une foule de mystères, je ne saurais m'accorder sur ce point avec le plus grand nombre de mes compatriotes. On me dira peut-être que la démangeaison d'écrire m'inspire ces réflexions : il n'en est rien. Humble citoyen dans notre jeune république des lettres, je tiens seulement à exercer mes droits quand il s'agit d'un bien, ou d'un perfectionnement utile. Du reste, n'allez pas croire que je veuille entreprendre ici un cours de grammaire : je ne suis pas maître d'école, et je n'ai mission de faire la leçon à personne ; mon seul but est de noter quel-

ques observations, très incomplètes sans doute, mais justes, je l'espère, sur les principaux défauts de notre prononciation.

Avant tout, à quoi bon tenter une réforme dans notre manière de prononcer ? Ne saurions-nous vivre heureux et prospérer sans cela ? Depuis bientôt trois cents ans que nous parlons comme aujourd'hui, nous en sommes-nous plus mal portés ? Je reconnais sans peine qu'il n'est pas essentiel de bien parler pour bien vivre ; mais, chez un peuple comme chez un individu, il a deux vies bien distinctes : la vie matérielle et la vie intellectuelle. Cette dernière nous paraît mériter attention, autant, sinon plus que l'autre, et nous en concluons naturellement que nous ne devons pas négliger ce qui peut en mieux régler le cours et lui donner de l'attrait. On m'objectera peut-être encore que la prononciation n'est pas une partie bien importante de la vie de l'intelligence. Mais dans une question aussi grave que celle du perfectionnement de notre littérature, tout progrès, il me semble, doit être regardé comme important.

Chez nous, écrivait dernièrement un de nos publicistes les plus distingués, ceux qui veulent apprendre à bien écrire doivent s'isoler, se créer une vie à part, et n'avoir pour compagnons que leurs livres ; car, en général, on parle très mal dans notre société.

Cependant, le même écrivain le prouvait dans un autre article : nos pères prononçaient comme nous, ou plutôt nous prononçons comme eux certains mots qui, d'après l'usage et l'Académie, ont changé de

prononciation. Il citait entre autre le mot "histoire," qui jadis s'écrivait et se prononçait *histouère*; mais faut-il conclure de là que nous avons raison aujourd'hui de dire *histouère* en dépit de l'Académie et de la bonne société? Assurément non. Du reste, qui voudra prétendre que la valeur d'une chose est toujours en raison de son ancienneté? Nos pères ne connaissaient ni le télégraphe, ni les chemins de fer; voudrait-on pour cela revenir aux courriers à cheval et à la diligence? Non, non, le progrès, le vrai progrès s'impose partout nécessairement, et c'est rétrograder que de ne pas le suivre.

Il y a donc chez nous une réforme à opérer dans le langage, et sous le rapport de la prononciation et sous celui de la correction. Il se rencontre, par exemple, dans notre manière de prononcer, certaines anomalies qu'il est bon de signaler. Ainsi nous donnons à telle voyelle, dans tel mot, sa valeur réelle; et la même voyelle, dans le même mot placé différemment, ou pris dans un autre sens, n'a plus du tout le même son. Nous dirons correctement un *quart* d'heure, le *bois*, et nous prononcerons une heure trois *quorts*, je *boè*, ou même je *boé*.

La contradiction est moins apparente, mais aussi réelle, dans une foule d'autres cas. Par exemple, nous prononçons correctement *fois*, *foi*, *loi*, *roi*, et nous disons *histouère*, *avouère*, *nouère*, *pouère*, etc. Nous disons de même sans faute, une *table*, un *érable*, un *coupable*, et nous prononçons un *phore* (phare) un *avore* (avare) une *amorre* (amarre) une *morre* (mare).

En général, nous donnons le son de l'o bref à l'a

long et même aussi à l'a bref, quand il est final ou suivi d'une consonne muette. Ainsi, dans le passé défini des verbes de la première conjugaison, comme tu aimas, il aimâ, tu mangeas, il mangéa, et dans les mots tels que les suivants : cela, priorat, protectorat, rat, l'a prend à peu près le son de l'o dans fort.

La voyelle *in* a, chez nous, un son qu'il est impossible de représenter, parce qu'il n'en existe point d'analogue, un son grêle, mesquin, sans ampleur ; *in* est une voyelle nasale à la vérité, mais nous lui donnons beaucoup trop ce caractère. D'un autre côté, nous ne faisons généralement pas de différence entre *in* et *un*. Nous disons *brin* pour *brun*, *parfim* pour *parfum*, *himble* pour *humble*, etc.

Oublierai-je les terminaisons *ais*, *ait* ? On sait qu'elles doivent avoir le son d'un è, et nous leur donnons la valeur d'un a bref, comme dans *français*, *anglais*, il *savait*, *portrait*, que nous prononçons *angla*, *frança*, il *sava*, *portra*.

Tels sont, si je ne me trompe, les défauts les plus saillants de notre prononciation, ceux que nous devons travailler à faire disparaître. Mais il nous semble exister à l'égard de cette réforme, si nécessaire à notre avis, de malheureux préjugés bien difficiles à renverser. Que de fois n'avons-nous pas entendu tourner en ridicule des personnes qui, après un séjour en France, s'efforçaient de parler comme on parle là-bas, c'est-à-dire de bien parler ? Plusieurs ont vite perdu ce qu'elles avaient appris, dans la crainte de se singulariser. C'était un tort assurément : avec un peu plus d'indépendance de carac-

tère, elles se seraient mises au-dessus des railleries de quelques sots ignorants, et leur exemple aurait porté des fruits.

Cependant, il faut le dire, quelques-uns de ceux qui nous reviennent de Paris, et s'imaginent parler le *vrai français*, se trompent étrangement. Ils ont entendu grasseyer sur les boulevards et dans les hôtels. C'était joli ! à leur tour ils s'exercent à grasseyer. Or le grasseyement, comme le nasillement, est un défaut que les gens instruits s'efforcent de corriger quand ils en sont affligés ! On ne grasseye pas au théâtre Français.

Le beau langage ne consiste pas non plus à prononcer les terminaisons *ais*, *ait* comme un *e* fermé, ceux dont je parle sont parfaitement ridicules quand ils disent *francé* (français) *jamé* (jamais), *je savé* (je savais) ; s'ils connaissaient un tant soit peu les règles de la prononciation, ils ne feraient pas de ces fautes grossières.

C'est sans doute des exagérations de cette nature, qu'est né, chez la classe médiocrement instruite de notre pays, le préjugé dont nous parlions tout-à-l'heure. Nous sommes heureux de le constater, depuis quelques années la bonne prononciation est en honneur dans nos collèges et nos couvents. Dans nos couvents surtout, il s'est opéré un progrès immense. Mais trop peu de personnes donnent leur attention à ce point important. Si nous faisons tous des efforts persévérants et sérieux, avant trente ans la classe instruite au Canada parlerait comme on parle en France dans la bonne société.

Puis, en se surveillant sous le rapport de la prononciation, on ne pourra manquer de le faire sous celui de la correction ; le langage deviendra plus châtié ; le babillage des salons se transformera petit à petit en une véritable causerie, intéressante pour tout le monde. Nous apprendrons à moduler nos phrases, et nos femmes finiront par ne plus mériter le reproche que leur faisait autrefois Carl Tom dans une de ses spirituelles chroniques, lorsque, comparant la Française et la Canadienne, il disait que celle-ci parle et que celle-là cause.

ERNEST MARCEAU.

Ottawa, 15 juin 1882.



LES FOINS



Le temps où l'on coupe les foins est une époque agréable pour tout le monde, grands et petits. De tous les travaux de la ferme, c'est probablement celui qu'on aime le mieux.

Au Canada, la fenaison se fait de la mi-juillet à la mi-août.

La veille du jour fixé, on consulte avidement le coucher du soleil pour savoir quel temps se prépare.

Le soleil se couche-t-il très rouge, c'est bon signe. Les nuages l'obscurcissent-ils au moment où il va disparaître, c'est un présage de temps humide ; toutes les figures s'allongent, rêveuses et inquiètes.

—Pourtant, disent les vieux, le vent souffle du bon côté, et, d'ailleurs, la lune a assez de force pour diriger le temps.

—Hum ! dit un laboureur en fumant mélancoliquement sa pipe, j'ai mon rhumatisme dans l'épaule..., il faudra voir demain matin !

Chacun fait ses conjectures et lit dans les nuages avec une naïveté charmante. On se sépare, cependant, sans avoir pu en venir à une conclusion bien

arrêtée. Malgré cela, l'aurore, le lendemain, trouve tout le monde sur pied.

Il fait beau : la lune s'est montrée plus puissante que le rhumatisme. Personne, du reste, ne s'en plaint, et la joie est sur toutes les figures.

Ils sont tous là : le père avec ses gars, la mère avec ses filles et les plus jeunes enfants. La faux sur l'épaule, les hommes ouvrent la marche ; derrière eux, viennent les femmes et les enfants portant chacun une belle fourche toute neuve, qui a séché pendant plusieurs semaines entre les perches de la clôture, pour prendre un bon pli : ce sont les faneurs et les faneuses. La maman ferme la marche ; elle pousse une brouette qui contient les vivres pour le déjeuner et le dîner, la provision d'eau, et le dernier né qui suce bravement son pouce, le front grave mais serein.

La prairie n'est pas très loin ; on y arrive après un quart d'heure de marche. La brouette, contenant tant de choses précieuses, est roulée sous l'ombrage d'un érable touffu, et confiée à la garde de Médor, le chien de la maison, serviteur hargneux, mais fidèle, qui fait partie de la famille.

Armés de leurs faux, les hommes se mettent de suite à l'œuvre, et attaquent avec ardeur un ennemi qui ne se défend que mollement. À gauche de chaque faucheur, *l'andain* surgit comme une vague que la fourche des faneurs aplanit aussitôt.

L'odeur du foin coupé se répand dans l'air qu'elle embaume, et donne une vigueur nouvelle aux ro-

bustes travailleurs. A l'un des coins du champ, on a mis, sous un buisson, un vase rempli d'eau. Chaque faucheur, arrivé à cet endroit, s'arrête, prend une longue gorgée, puis, tirant de sa poche la pierre à aiguiser, il la trempe dans le vase et se met à affiler sa faux, en produisant ce clic-clac monotone si familier aux gens de la campagne.

L'opération terminée, il se remet bravement à l'ouvrage, et les faneuses, qui avaient profité de ce moment de répit pour respirer, s'élancent de nouveau à la suite de leur faucheur. C'est une lutte animée; celui qui, dans un temps donné, a abattu plus d'andains, est cité à l'ordre du jour. On en parle et on se le montre. Le dimanche, sur la place de l'église, les gars le regardent avec une sorte de respect.

—C'est un fameux, disent-ils; il faut un fier homme pour faucher auprès de lui.

Il ne donnerait pas sa réputation de bon faucheur pour un bâton de maréchal. Au fond, il n'a peut-être pas tort.

L'heure du déjeuner arrive. On marge sur le pouce; ce n'est pas long; il faut profiter du frais. On se remet à l'œuvre, et les foins tombent comme des soldats sous les coups des mitrailleuses..

Mais la cloche de l'église tinte. Voici midi; c'est l'heure de la halte. Tout le monde se découvre pieusement pour dire l'angélus, puis on dîne sous l'ombrage.

Le soleil est brûlant, il faut se reposer un peu.

Les travailleurs s'étendent au pied de l'arbre et dorment pendant vingt minutes, une demi-heure au plus. Après cela, ils se relèvent rafraîchis, reposés.

Le travail de l'après-midi est plus pénible. L'air est embrasé et la sueur ruisselle. Mais le courage n'est pas moins fort que la chaleur. On avance, on fauche, on fane, et l'ouvrage ne languit pas.

De temps à autre, la maman va voir à son Bébé, qui sommeille au bruit monotone de la respiration haletante de Médor. Un enfant de nos villes aurait trouvé moyen de s'éveiller vingt fois et de mettre tout le monde en réquisition. Ce gros bébé, lui, ne bronche pas, et, s'il ouvre un œil par ci par là, ce n'est que pour la forme et pour bien s'assurer du départ de la mouche qui l'avait dérangé.

Cela dure ainsi jusqu'au coucher du soleil qui ramène tout ce monde à la maison. Encore arrive-t-il souvent que quelque travailleur obstiné s'attarde jusqu'à ce que la lumière du jour lui fasse complètement défaut.

Arrivé au logis, on soupe largement mais promptement, et, après la prière en commun, on n'est pas obligé de chercher longtemps le sommeil, qui vient vous trouver de lui-même et sans se faire solliciter. Il arrive même souvent que, pendant la prière, quelque tête, bercée par la cadence monotone des répons, s'est laissée choir sur le banc qui faisait l'office de prie-Dieu. La faute n'est pas grande, car l'intention n'y était pour rien.

Le lendemain on fauche jusqu'à midi, puis il s'agit de serrer le foin coupé de la veille.

C'est alors que commence la véritable fête des enfants.

Les voitures arrivent, traînées par un cheval ou par une paire de bœufs, et s'engagent entre les rangs de *veilloches*. Les plus robustes jettent avec leur fourche le foin dans la voiture. Les moins forts se tiennent dans la charrette, reçoivent chaque fourchetée, *l'arriement* et la tassent. Ce sont presque toujours les enfants qui font ce travail, et il leur est permis de jouer des jambes autant que cela leur plaît. Il faut que le voyage soit bâti à plomb et bien en équilibre, autrement, tout l'édifice s'écroule à la première ornière. Lorsque la charrette est bien remplie et qu'on ne voit plus ni les ridelles ni même les échellettes, on applique sur la charge, dans le sens de sa longueur, une grande perche que l'on attache fortement aux échellettes par chacune de ses extrémités. Après cela, on *peigne*, c'est-à-dire que l'on fait tomber, avec le râteau, tout le foin qui n'est pas bien fixé, sur les bouts et les côtés. Les enfants, même les plus petits, s'établissent sur le faite en se tenant à la perche, puis, la charrette est dirigée vers la grange.

Une fois qu'on est arrivé, tous les enfants montent sur le fenil, et, à mesure qu'on y jette du foin de la charrette, ils l'étendent et le foulent.

Le foulage est une des opérations les plus fatigantes que je connaisse ; la chaleur est étouffante, et la poussière du foin, mêlée à la sueur, donne des dé-

mangeaisons capables de déterminer le vertige. Cependant, les enfants se disputent à qui montera sur le fenil. Il est vrai que l'on n'est pas tenu de fouler avec les pieds seulement ; les culbutes et les roulades sont permises, pourvu qu'on ne se casse pas trop les membres.

Une demi-journée d'un semblable exercice vaut infiniment mieux que toute une semaine de frictions, aux bains de mer, avec des brosses métalliques. On sort de là comme d'une étuve, et, cependant, au bout de cinq minutes, on est prêt à y rentrer.

Il ne faut pas, toutefois, abuser de ce travail, qui, en fin de compte, vient à lasser. En tout, l'excès est regrettable ; cependant, dans le cas présent, j'ai été moi-même autrefois un si grand coupable, que je me sens tout prêt à passer l'éponge.

Tant que dure la fenaison, ce sont les mêmes travaux, j'allais presque dire les mêmes plaisirs. Car, le travail des foins n'est pas considéré, par les enfants surtout, comme un travail véritable : c'est presque un jeu, quelque peu violent, si vous voulez ; et, lorsqu'il est fini, on appelle déjà celui de l'année suivante.

Hélas ! pour beaucoup d'entre nous, ces choses n'existent plus qu'à titre de souvenirs assez éloignés, et qui vont tous les jours s'effaçant davantage.

Il me revient, cependant, en écrivant ces lignes, comme un parfum d'autrefois ; il me semble que

mes pieds, meurtris par le sol brutal de nos rues
empierrées, foulent encore, pour un instant, le gazon
épais des prairies où mon enfance a eu de si joyeux
ébats !

NAPOLÉON LEGENDRE.



LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

PAR VICTOR HUGO—ÉTUDE CRITIQUE

(Suite)



VOUS voici rendu au livre lyrique ; c'est le meilleur de l'ouvrage, quoique les taches y soient encore nombreuses. L'exagération, l'incohérence des idées, le retour monotone de la forme antithétique, le mélange continuel du burlesque et du grandiose, tous les défauts habituels de l'auteur se rencontrent dans ces pages. Mais il y a parfois du souffle, de l'élan, de puissants coups d'ailes. A certains endroits, M. Hugo oublie son système littéraire et ses doctrines sociales. Entraîné par une émotion vraie, ou par une idée saisissante, il se dégage de ses brumes et de ses emphases ; et soudain l'on voit apparaître le poète des beaux jours. L'image vient draper la pensée d'un vêtement de lumière ; le vers se déploie avec noblesse ; il est souple, sonore, harmonieux ; la strophe chante, gronde, ou gémit. Mais ce n'est qu'un éclair. L'instant d'après, on retombe dans l'étrange et l'inintelligible.

Victor Hugo est avant tout un génie lyrique. " Il est lyrique par nature, dit M. Louis Veuillot ; les idées lui viennent sous forme de strophes, avec des

ailles, des couleurs et une opulente sonnerie. On disait de Lafontaine qu'il portait des fables; M. Hugo porte des odes, et le moindre vent qui l'effleure en fait tomber une. Elle peut n'être pas bonne, il y aura toujours quelque belle strophe, tout au moins quelque beau vers; ce sera toujours quelque forme d'ode. Lorsque la poésie n'y est pas, on y trouve encore l'écorce et la couleur de la poésie." C'est bien cela, et le livre que nous feuilletons en ce moment justifie entièrement cette appréciation.

Nous ne voulons pas nous attacher à tout ce qui choque et détonne dans cette troisième partie des *Quatre Vents de l'Esprit*. Toutefois, avant d'arriver aux quelques beaux vers et aux quelques pièces mieux réussies qui surnagent çà et là, comme les épaves d'un grand naufrage, nous ne pouvons nous empêcher de signaler les défauts les plus saillants, et en premier lieu la pose, l'éternel *moi* du poète, indice de son immense orgueil. Ecoutez-le :

J'ai vécu ; j'ai penché ma tête
Sur les souffrants, sur les petits.
L'azur fit place à la tempête,
J'avais rêvé, je combattis.

Ainsi que le frère d'Electre,
Comme Jacob,—Dieu, tu le veux,—
J'ai saisi corps à corps le spectre,
Et l'ange m'a pris aux cheveux.

Dans un autre endroit il s'écrie :

Je serai ce fantôme, *un juge* ; et ma voix triste
Sera l'écho
De ce-clairon *farouche* à qui rien ne résiste
Dans Jéricho ;

Je ne quitterai point, grande France trahie
Mon *tribunal* ;
Avant que je me taise, ô tragique Isaïe,
O Juvénal,

O Dante, Ezéchiel à l'*œil visionnaire*,
Fier d'Aubigné,
On verra dans les cieux s'arrêter le tonnerre
Époumonné.

Quelle satisfaction pour Isaïe, Juvénal, Dante, Ezéchiel à l'*œil visionnaire*, et d'Aubigné, d'apprendre de M. Victor Hugo que sa voix triste, écho du *clairon farouche* auquel rien ne résiste, ne se taira pas avant qu'on ait vu dans les cieux s'arrêter le tonnerre *époumonné* ! Il y a pourtant de braves gens qui prennent ces échappées fantasques pour des traits sublimes. Ce ne sont là que des critiques de détail, dira-t-on ; il y a des taches dans le soleil. Oui ; mais les taches ne couvrent pas l'astre tout entier ; et lorsqu'il y a matière aux critiques de détail presque dans chaque page d'un livre, et que ce livre est signé d'un nom illustre, on a le droit d'être sévère.

Combien d'autres reproches l'auteur ne mérite-t-il pas encore ? Lorsqu'il a une fois enfourché le coursier lyrique, il ne sait plus s'arrêter. On dirait qu'il perd le contrôle de sa plume et de sa pensée. Les mots s'entassent avec une abondance fatigante, les

vers se pressent, les strophes se succèdent, les métaphores éclatantes s'abattent par groupes, les antithèses s'entrechoquent, les noms propres arrivent à la file, les expressions bizarres, les termes techniques, les mots étranges entrent violemment dans la phrase ; et le poète va toujours ; et, deux ou trois pages durant, il ressasse la même idée, la creuse, la présente sous vingt formes différentes et ne la lâche enfin que par impuissance de la produire davantage. Quand le lecteur ahuri s'arrête au dernier vers, et se demande ce que l'auteur a voulu dire, il ne retrouve dans sa mémoire qu'un chaos d'images désordonnées : des *flamboiemens*, des *hurlemens*, des *rugissemens*, des *éblouissemens*, des *profondeurs noires*, des *abîmes apocalyptiques*, le tout accompagné d'un grand fracas d'épithètes démesurées : *énorme*, *immense*, *formidable*, *effroyable*, *insondable*, *surhumain*, *monstrueux*, *farouche*. Nous n'exagérons rien. Ceux qui ont suivi Victor Hugo dans les œuvres de sa vieillesse, savent que tel est son procédé ; et la critique s'est depuis longtemps prononcée sur ce point. Pour se convaincre de la vérité du tableau que nous venons d'esquisser, il suffit de lire la pièce intitulée : *Horreur sacrée*, et celle qui commence par ces mots : *Dieu ne frappe qu'en haut*. Dans la première voici comment le poète débute :

Souvent dans le hallier ou l'églogue *hypocrite*
S'en va chantant,
J'ai tout à coup cessé de lire Théocrite
Inquiétant

Homère fait trembler ; un gouffre est dans *Eschyle*
Parfois je veux

M'enfuir quand Circé passe ou quand je vois Achille
Pris aux cheveux ;

Les aigles sur les bords du Gange et du Caystre
Sont *effrayants* ;

Rien de grand qui ne soit *confusément sinistre* ;
Les noirs *pœans* ;

Les psaumes, la chanson *monstrueuse* du mâge
Ezéchiel,

Font devant notre œil fixe errer la vague image
D'un *affreux ciel*.

Et l'on a trois pages de variations sur ce thème. Il faut avoir le sens hugotique bien développé pour comprendre quelque chose à ces incompréhensibles beautés.

Ce livre lyrique renferme une pièce contre laquelle tout admirateur sincère de l'écrivain devrait protester énergiquement. Il y règne un ton d'impiété railleuse, et de scepticisme épicurien, profondément attristant, lorsqu'on songe que l'auteur s'appelle Victor Hugo et qu'il a quatre-vingts ans. Le poète écrit : *A. J. de S...*, *laboureur de Yvetot*, à l'occasion de la mi-carême. Nous avons là un échantillon de ses croyances religieuses :

Il faut être un âne à la lettre,
Pour rêver Diderot puni,
Pour damner Kant, et pour admettre
Que Dieu, l'aïeul c'è l'infini,

Ne s'occupe en sa gloire *énorme*,
Sans cesse, hier comme demain,

Qu'à faire le procès en forme
A tout ce pauvre genre humain,

Et que sa clémence est à l'aise
Dans le hurlement des maudits,
Et dans le cri d'une fournaise
Couvrant le chant du paradis.

Voilà l'enfer supprimé du coup. Quel service M.
Hugo vient de rendre à l'humanité libre-penseuse !
Quant aux prescriptions de l'Eglise, chansons.

J'aime mieux rêver sous les saules
Que de lire les mandements
De monsieur le primat des Gaules
Contre les poulardes du Mans.

Je répugne aux vieux dogmes tristes ;
Je veux, en deux efforts égaux,
Tirer l'art des mains des puristes,
Et Dieu des griffes des cagots.

Je hais les *Césars* et les *Romes* ;
Ma sagesse, en ces temps railleurs,
C'est beaucoup d'amour pour les hommes,
Beaucoup de pitié pour les fleurs.

Courte sagesse que celle dont le but suprême est la
satisfaction des appétits grossiers.

Mais nous avons promis quelques beaux vers, nous
y arrivons. La pièce : *A ma fille Adèle* nous semble
un écho affaibli des *Feuilles d'Automne*. L'enfance a
toujours porté bonheur à Victor Hugo. Il raconte à
sa fille comment il a veillé sur son berceau, sur son

sommeil pur et calme ; il lui dit qu'il a écouté voler les anges sur sa tête ; qu'il a effeuillé sur ses langes des œillets et des jasmins ; qu'il a prié pour elle, et pleuré d'attendrissement en songeant à son avenir. Puis, se souvenant qu'il est vieux, et que le moment du grand départ viendra bientôt pour lui, il s'écrie :

“ Un jour mon tour viendra de dormir ; et ma couche,
Faitte d'ombre, sera si morne et si farouche,
Que je n'entendrai pas non plus chanter l'oiseau ;
Et la nuit sera noire ; alors, ô ma colombe,
Larmes, prière et pleurs, tu rendras à ma tombe
Ce que j'ai fait pour ton berceau.”

C'est touchant et beau. Dans une autre pièce : *Sur la falaise*, il est réellement lui-même lorsqu'il nous montre les cadavres des noyés que l'Océan roule dans ses vastes flots :

“ Tous ces patrons, tous ces mousses,
Qu'appelaient tant de voix douces
Et tant de vœux,
Ils sont mêlés à l'espace,
Et le poisson d'argent passe
Dans leurs cheveux.

Ils errent, blêmes fantômes,
Ils ne verront plus les chaumes
Au pignon noir,
Les bois aux fraîches ramées,
Les prés, les fleurs, les fumées
Dans l'or du soir.”

Ces tableaux portent l'empreinte d'un maître.

Comme il nous est plus agréable, d'admirer que de critiquer, nous citerons encore les vers suivants, qui nous semblent magnifiques d'inspiration et de facture :

“ L'Etre rêve. Il construit le lys dans le mystère ;
 Son doigt aide à la taupe à faire un trou sous terre ;
 Il peint les beaux rosiers vermeils ;
 Et la création, sur son travail courbée,
 Contemple ; il fait, avec l'aile d'un scarabée,
 L'admiration des soleils.

[étoiles,
 Hommes, vos grands vaisseaux qui vont sous les
 Embarrassant les vents dans leurs gouffres de voiles,
 Monstres qui s'imposent aux mers,
 Fatiguant de leur poids la brise exténuée,
 Et traînant dans leurs flancs chacun une nuée
 Plaine de foudres et d'éclairs.

Vos canons, vos soldats, dont la marche olympique
 D'un coin de terre obscur fait une plaine épique,
 Vos drapeaux aux plis arrogants,
 Vos batailles broyant les moissons, vos tueries,
 Vos carnages, vos chocs, et vos cavaleries,
 Aigles de ces noirs ouragans.

Vos régiments, pareils à l'hydre qui serpente,
 Vos Austerlitz tonnants, vos Lutzen, vos Lépante,
 Vos Jéna sonnans du clairon, [éveille,
 Vos camps pleins de tambours que la mort pâle
 Passent pendant qu'il songe, et font à son oreille
 Le même bruit qu'un moucheron.

Cette fois nous reconnaissons le chantre de *La*

Colonne et de *Napoléon II*. Il s'est affranchi du système, et immédiatement les beaux et bons vers ont coulé de source. Pas d'enjambements violents, pas d'expressions triviales, pas de rythme brisé. Comparez cela aux vers que nous avons cités plus haut, et jugez. Le poète donne lui-même la meilleure démonstration de la fausseté de ses théories.

Avant de quitter cette troisième partie des *Quatre Vents de l'Esprit*, nous indiquerons enfin la pièce écrite par l'exilé de Guernesey en plantant le chêne des Etats-Unis d'Europe. Sans être parfaite, elle est animée d'un souffle puissant. C'est de la vraie poésie lyrique. Semons, dit le proscrit volontaire,

[mense !

Semons ! Semons le gland, et qu'il soit chêne im-
Semons le droit ; qu'il soit bonheur, gloire et clarté !
Semons l'homme, et qu'il soit peuple ! semons la
Et qu'elle soit l'humanité ! [France,

Quels seront ces Etats-Unis d'Europe ? M. Hugo ne nous l'apprend pas. Il reste dans le vague des lieux communs poétiques, et il fait bien. Les utopies, comme les beautés fanées, ont tout à gagner au demi-jour.

Il nous reste maintenant à examiner le livre épique, intitulé : *La Révolution*. Ce livre est divisé en trois parties : *les statues, les Cariatides, l'Arrivée*. Nous allons tenter de l'analyser brièvement. C'est la nuit : nuit obscure et mystérieuse. Le poète nous amène au pied de la statue d'Henri IV, qui apparaît, "*dans l'ombre grandiose.*" Au milieu du silence nocturne, une voix se fait entendre :

“ Va voir si ton fils est toujours à sa place. ”

Et le cavalier de bronze, se mettant en mouvement ainsi que sa monture, s'achemine à travers Paris vers une place au milieu de laquelle se dresse un cavalier de marbre. C'est Louis XIII :

Viens donc voir si ton fils est toujours à sa place, lui dit à son tour le Béarnais. Louis XIII obéit à la voix paternelle, et tous deux arrivent au centre d'un carrefour où se trouve une troisième statue, celle de Louis XIV. Henri IV répète alors la même phrase avec une variante :

“ Réveille toi, Louis, et viens avant l'aurore
Voir si ton petit-fils est à sa place encore. ”

Et Louis XIV suit son père et son aïeul. Les trois rois, revenant vers le Pont-Neuf, prennent les quais pour se diriger vers les Champs-Élysées. En cet endroit le poète évoque le souvenir de Germain Pilon, qui sculpta les mascarons du Pont. Dans une suite d'énumérations fastidieuses, il nous montre le sculpteur faisant de ces mascarons le symbole du peuple, *le grand forçat, le grand esclave, etc.* Cette longue digression terminée, il met en scène un de ces masques de pierre, et lui donne la parole pour faire l'histoire de chacun des trois rois qui passent, et du quatrième qu'ils vont chercher. Naturellement, cette histoire est un résumé de toutes les fautes, de toutes les injustices, de tous les vices que l'on peut imputer à la royauté française du XVII^e et du XVIII^e siècle. Le poète, parlant par la bouche du monstre, ne reconnaît à ces monarques aucune vertu, aucun mérite,

aucune grandeur. Tout est mal, tout est corrompu, tout est honteux. Et un autre masque, se faisant l'écho des rancunes populaires, profère cette malédiction terrible :

“ O colosses-de bronze et de pierre, monarques
 Dont le globe meurtri porte partout des marques,
 Tyrans, soyez maudits ! Puisse, à travers les cieux,
 La nuit vous emporter d'un souffle furieux,
 Et, le *fouet de l'éclair* aux mains, pâle et vivante,
 Vous poursuivre, mêlant dans l'*immense épouvante*
 Et le cheval de marbre et le cheval d'airain,
 Et, rois ! faire à jamais, dans la *terreur sans frein*,
 Au fond du gouffre, plein d'*éternelles huées*,
 Sous votre *fuite sombre écrouler les nuées !* ”

C'est pourtant le chantre du *Sacre de Charles X* qui écrit ces vers. Hélas que de chemin parcouru depuis l'époque où il disait :

“ Le Saint-Chrême de Charles a rajeuni les droits,
 Il reçoit, sans faiblir, cette couronne ou pèse
 La gloire de soixante rois.
 L'Archevêque bénit l'épée héréditaire,
 Et le sceptre, et la main austère
 Dont nul signe n'est démenti ;
 Puis il plonge à leur tour dans le divin calice
 Ces gants qu'un roi jamais n'a jeté dans la lice,
 Sans qu'un monde en ait retenti ! ”

En 1825, il y avait honneur et profit à tenir ce langage. Dans la suite, le vent de la popularité a soufflé d'autre part, et le poète courageux a cru plus sage de suivre le vent.

Cependant les mascarons sont rentrés dans leur silence. Les statues impassibles poursuivent leur route, et finissent par déboucher sur la place Louis XV, à laquelle la Révolution a donné son nom. C'est l'*Arrivée*. Elles cherchent du regard le petit-fils de Louis-le-Grand. Mais !

“ O terreur ! au milieu de la place déserte,
Au lieu de la statue, au point même où leurs yeux
Cherchaient le Bien-Aimé triomphal et joyeux,
Apparaissent, hideux et debout dans le vide,
Deux poteaux noirs portant un triangle livide ; ”

C'est la guillotine. Et soudain, les trois cavaliers frémissent. Ils ont vu passer une tête sanglante dans “ *l'ombre formidable !* ” “ Quel est ton crime ? ” demande alors l'aïeul de bronze à la tête coupée.—“ Je suis le petit-fils de votre petit-fils. ”—Et d'où viens-tu ?—Du trône. O rois, l'aube est terrible !—Spectre, quelle est là-bas cette machine horrible ?—C'est la fin, dit la tête au regard sombre et doux.—Et qui donc l'a construite ?—O mes pères, c'est vous.”

Ce mot, que le poète met dans la bouche de Louis XVI, n'est pas vrai absolument, dans le sens que veut lui donner l'auteur. Sans doute la royauté avait été coupable, mais elle ne l'avait pas été seule. La littérature et la philosophie, Voltaire et Beaumarchais, les bourgeois aussi bien que les nobles, avaient travaillé à creuser le gouffre où vint s'abîmer l'ancien régime. Louis XVI paya pour ses pères, soit. Mais, ô poète, n'oubliez pas qu'après lui Condorcet paya pour la philosophie incrédule, André Chénier

pour la poésie licencieuse, Lavoisier pour la science anti-chrétienne, et que des centaines de victimes, de toute classe, de tout sexe, de tout âge, payèrent pour ce dix-huitième siècle que vous admirez tant. Représenter la royauté française comme la seule cause de la Révolution, c'est commettre une injustice, et fausser l'histoire.

Tel est, en résumé, le livre épique. Comme on le voit, la conception ne manque pas de hardiesse. Mais elle est complètement défigurée par les détails. A chaque instant, l'auteur arrête la marche de l'action pour placer ses propres réflexions, ses tirades à effet, ses considérations politiques et humanitaires. Il se perd dans les digressions. L'apostrophe à Germain Pilon comprend treize pages. Toujours le lyrique qui reparait. Rien n'est plus contraire au genre épique. Mais que voulez-vous, c'est une seconde nature chez Victor Hugo. Son génie est essentiellement intempérant. Ainsi, au moment où il commence à exciter notre curiosité et notre intérêt pour ses étranges promeneurs, il s'attarde à faire des phrases sur les mascarons du Pont-Neuf. Et quelles phrases !

“ O bouches où l'esprit qui passe, d'horreur plein,
 Rêve *Pantagruel* et retrouve *Ugolin* !
 Masque de *Rabelais* sur la face de *Dante* !
Progression d'angoisse et *d'horreur ascendante* !
 Fronts où flambe l'enfer, comme la tombe froids !
 O *larves* ! visions de l'invisible ! effrois !
 Mascarade aperçue à travers le suaire !
 Morne évocation du *mage statuaire*
 Qui n'a que Michel-Ange ou Milton pour rival !
Sinistre mardi gras des spectres ! carnaval

*De l'infini, flottant dans le gouffre insondable
Descente de courtille énorme et formidable
Pétrifiée au mur du songe et de la nuit !*"

Voilà le style épique de Victor Hugo. Et cependant, il aurait pu réussir dans l'épopée, mieux qu'aucun poète français, s'il n'avait gâté comme à plaisir les dons précieux dont Dieu l'avait comblé.

Notre étude, sur les *Quatre Vents de l'Esprit*, est terminée. N'avions-nous pas raison de dire, au début, que la publication de cet ouvrage est un désastre pour la gloire de Victor Hugo ? Il renferme à peine dix bonnes pages que nous avons loyalement citées presque en entier. Or dix pages sur deux énormes volumes, c'est trop peu. Mais à quoi bon ce travail, nous dira-t-on peut-être ? A quoi bon ? A préserver, autant que possible, notre public des atteintes de l'hugolâtrie. Nous le répétons, au risque d'encourir la disgrâce des hugolâtres canadiens : leur fétiche est en pleine décadence, et depuis longtemps. Comme le vieux Corneille au XVII^e siècle, il se survit à lui-même. Ses partisans fanatiques ne veulent pas en convenir. Nous en connaissons qui n'admirent plus que ses défauts. Vous leur signalez un passage chevillé à outrance et plus nébuleux qu'un soir d'octobre.—Mais c'est précisément le bel endroit, répliquent-ils.—Et ils déclament ces platitudes avec une dévotion comique. Leur Victor Hugo, le Victor Hugo de leurs prédilections, c'est l'auteur des *Contemplations*, des *Châtiments*, et de l'*Année Terrible*. Ne leur parlez pas des *Odes et Ballades*, des *Feuilles d'Automnes*, des *Voix Intérieures*. Ce sont des œuvres de jeunesse. A les entendre, on croirait que le poète

n'a eu tout son génie qu'après avoir consommé sa rupture avec la Monarchie et l'Eglise. Abdiquant leur indépendance de jugement, et le sens critique que possède tout homme tant soit peu lettré, ces thuriféraires naïfs acceptent sans examen les admirations toutes faites que leur expédient des feuilletonnistes parisiens de troisième ordre. Et ils croient fermement qu'en France tout le monde est prosterné devant le dieu Hugo. C'est une étrange illusion. En dehors des enthousiasmes de commande, beaucoup de gens en France, disent tout haut la phrase qu'un plus grand nombre répète tout bas : *le bonhomme est un peu toqué*. On nous pardonnera l'irrévérence de l'expression ; elle n'est pas de nous. Et si l'on veut consulter la critique, la haute critique, on constatera que, depuis vingt ans au moins, tout en conservant les formes extérieures du respect pour un homme de génie, elle a marqué ses réserves, et porté parfois sur l'écrivain et sur son œuvre des jugements d'une extrême sévérité. Tout le monde sait que Sainte-Beuve, après avoir été le héraut du chef de l'école romantique, en 1827, s'est retiré du cénacle vers 1830, ce que Victor Hugo ne lui a jamais pardonné. Le fameux *lundiste* écrivait, à propos des *Burgraves*, en 1843 : " La carrière poétique de Victor Hugo a été toute une révolution. Granier de Cassagnac s'en est fait finalement le Robespierre ; je me flatte de n'en avoir été que le Vergniaud. *Hernani*, ç'a été pour moi la fin de l'Assemblée Législative." Dans ses *portraits contemporains*, il fait la remarque suivante : " Hugo, par manque de ce tact que j'appellerais grec ou attique, et qui n'est pas moins français, ne recule jamais devant le choquant de l'expression,

quand il doit en résulter quelque similitude matérielle plus rigoureuse qu'il pousse à outrance." Et plus loin : "Pourquoi, avec Victor Hugo et en le relisant, suis-je presque dans la situation d'un homme qui se promènerait dans un jardin oriental magnifique où le conduirait un enchanteur ou un génie, mais où un *méchant petit nain difforme* lui donnerait à *chaque pas* de sa baguette à travers les jambes, le génie ne faisant pas semblant de s'en apercevoir ? Pourquoi suis-je à la fois charmé et heurté, rompu et ravi ?" Cela était écrit en 1868, avant l'*Année Terrible, Religions et Religion*, la seconde série de la *Légende des Siècles, etc.* Que dirait aujourd'hui Sainte-Beuve en présence des *Quatre Vents de l'Esprit* ?

M. de Pontmartin, le célèbre auteur des *Samedis*, s'est montré encore plus sévère. Voici son appréciation de M. Hugo, dès 1864. "Tout s'est amplifié, envenimé, embrouillé, enchevêtré, obscurci. Ces vagues nocturnes, ces nuées énormes, ces écucils difformes, si souvent évoqués par ce volontaire de l'exil, ont commencé par l'exalter, et ont fini par le submerger. Le rêve s'est changé en hallucination, l'inspiration en vertige, la force en fièvre, l'embonpoint de la santé en une obésité apoplectique..... Nous avons suivi M. Hugo de la *Bouche d'Ombre* des contemplations à l'auge du pourceau de la *Légende des Siècles*, du taudis des Thénardier à la barricade d'Enjolras, du dictionnaire de l'argot à la *cadène* des galériens, de la réponse de Cambronne au dîner d'Ezéchiel : nous ne le suivrons pas plus loin ; il nous conduirait à Charenton."

Voilà le sentiment de tous les bons esprits, de tous

les critiques qui savent maintenir les droits de la vérité au milieu du débordement des basses flagorneries, et des complaisances adulatrices. Que nos hugolâtres en prennent leur parti, et qu'ils gardent pour eux leur Hugo dévoyé. Nous avons le nôtre, que nous saurons défendre contre leurs maladroitesses apothéoses. Ils ne réussiront pas à nous faire oublier l'*Ode à Louis XVII*, la *Prière pour tous*, le *Regard jeté dans une mansarde* et la *Tristesse d'Olympio*, pour *Ce que dit la Bouche d'Ombre*, l'*Egout de Rome*, l'*Épopée du Ver*, et l'*Horreur sacrée*. Nous réclamons pour nous les cinquante premières années du poète, nous leur abandonnons presque entièrement les trente dernières. Qu'ils en fassent leurs délices et qu'ils y cherchent leurs modèles. Nous verrons ce qu'ils y gagneront quant au style et quant aux idées.

Avant de clore ce travail incomplet, on nous permettra de citer ces vers adressés par Marie Jenna à Victor Hugo :

Malheur ! il a pâli l'astre aux rayons de flamme !
Malheur ! il est tombé l'ange au vol radieux !
Et si bas qu'on frissonne en le suivant de l'âme
 Dans cet abîme ténébreux !

Est-ce bien lui, mon Dieu, dont la France était fière :
Lui, phare étincelant au rivage allumé,
Urne versant à flots l'amour et la prière,
 Lui, lui que nous avons aimé ?

Nous aussi, nous l'avons aimé et admiré cet homme prodigieux. Et c'est pourquoi nous souhaitons

ardemment que, parvenu à l'âge où " l'on commence à voir le grand côté des choses," il ouvre de nouveau les yeux aux clartés des vérités éternelles, et retourne aux croyances de sa jeunesse, aux nobles inspirations de la muse qui lui dicta les *Feuilles d'Automne*.

THOMAS CHAPAIS.



LA POESIE FRANÇAISE EN CANADA.



LES descendants de la vieille France possèdent en Canada les éléments qui créent une littérature et qui la font vivre. Nés sur ce sol nouveau, élevés dans les traditions canadiennes, forcés de porter les armes et de défendre contre l'étranger tout ce qui leur est cher, ils sont essentiellement "Canadiens" et ne peuvent être autres sans se perdre. La majorité des écrivains de langue anglaise dans la confédération sont venus d'Europe—aussi différent-ils beaucoup des nôtres. Ce qui est plus étrange, c'est que les uns ne connaissent pas les autres : les livres français ne sortent guère de la province de Québec ; les livres anglais n'y entrent presque pas. Vivant dans la même maison, nous ne passons pas par le même escalier. Il y a donc lieu de traiter à part cette question de la poésie française au Canada.

* * *

A l'origine de toutes les littératures on trouve les poètes. L'homme cherche instinctivement à exprimer ses plus belles pensées dans le plus beau langage.

Avec les compagnons de Champlain sont arrivés ici les couplets de la France, ces refrains joyeux, ces

légendes rimées, ces chants caractéristiques dont le pays de la vigne conserve le privilège. Nous les avons bien un peu remodelés pour les besoins d'une situation nouvelle, mais au fond ils restent français comme au premier jour. Les "voyageurs" et les "habitants" nous les ont transmis d'âge en âge. Qui de nous ne les sait par cœur, et quel est le poète canadien qui ne s'en soit inspiré ?

Légendes, doux récits qui berciez mon enfance,
Vieux contes du pays, vieilles chansons de France,
Peut-être un jour, hélas ! vos accents ingénus
De nos petits-enfants ne seront plus connus.

Vous vous taisez, ou bien l'écho de votre muse
Ira s'affaiblissant partout où l'on abuse
De ce grand vilain mot si plein d'illusion
Et trop long pour mes vers : Civilisation.

(Chauveau.)

Il est regrettable que si peu de productions du siècle dernier soient venues jusqu'à nous, car si l'on en juge par les bribes de chansons restées dans la mémoire des vieillards, le répertoire populaire devait être abondant et varié. De temps à autre, c'est une satire—village contre village; ailleurs le récit d'une aventure drôlatique; le plus souvent un madrigal ou une brûlante déclaration.

"Je ne suis pas comm' les oiseaux des champs
Qui font l'amour en voltigeant
Lorsque j'aime, j'aime, j'aime !"

* * *

Nous devons bien de la reconnaissance à M. Ernest Gagnon pour avoir conservé plus de cent compositions de ce genre, qui étaient en risque d'être oubliées.

C'est vers 1732 que le sieur Jean Taché écrit le *Tableau de la mer*, le plus ancien poème dont notre histoire ait conservé le nom d'auteur.

“ Voyons le capitaine, et comme son pouvoir
 Fait ranger à sa voix chacun à son devoir :
 Il parle, on obéit ; mais disons davantage,
 Il fait d'un seul regard trembler tout l'équipage.
 Absolu sur la mer, comme à terre le roi,
 Ses ordres prononcés passent pour une loi.

 A peine la clarté du jour est reconnue,
 Le tonnerre commence à gronder dans la nue.
 Les vents, interrompus par des grains violents,
 Font hérissier la mer de flots étincelants.
 Avec les deux huniers on cargue la misaine ;
 Le gouvernail fixé, sa barre est comme vaine.
 La grande voile bas est bordée à toucher.
 Le vaisseau sur son bord commence à se coucher.”

Négociant, prévôt des marchands, armateur et notaire, M. Taché avait bien des cordes à son arc, à part celle de la poésie. Sa descendance cultive encore les muses.

* * *

Boileau était mort depuis plus de vingt ans, lorsqu'un Canadien entreprit d'écrire un poème véroï-comique, rappelant le souvenir du *Lutrin*, à propos de certains démêlés survenus (1728) dans l'église du Canada. L'auteur fut l'abbé Etienne Marchand, curé de Boucherville depuis 1734 jusqu'à 1774. La date de son ouvrage en vers n'est pas connue, mais on la place après 1732.

La guerre de *Sept Ans* vit éclore force chansons et satires, dirigées contre les Anglais, et aussi contre les

ministres de Louis XV— lesquels le méritaient bien, on le sait. M. le docteur Larue en cite quelques-unes dans ses *Chansons historiques*.

Anglais, le chagrin t'étouffe.
Dis-moi, mon ami, qu'as-tu ?
Tes souliers sont en pantouffe.
Ton chapeau z'est rabattu.

Il est parlé d'un cercle littéraire (1) qui se forma, à Québec, entre les années 1777 et 1780, c'est-à-dire au lendemain de l'invasion américaine. L'heure était propice aux faiseurs de couplets. Plus d'une épigramme circula sous le manteau, même après que Haldimand eût pris les rênes de l'administration ; car, semblables aux Français nos frères, la vengeance en rimes riches est chez nous un plaisir des dieux. Haldimand gouvernait par le sabre et la prison—qu'il a dû être chansonné !

“ O nation brillante et vaine,
Illustres fous, peuple charmant,
Il est beau d'affronter gaîment
Le trépas... et le prince Eugène ! ”

Lorsque Haldimand fut remplacé par Carleton, ce cercle prit de l'expansion. Le culte des vers se personifia dans Joseph Quesnel. Nous devons à celui-ci la principale part du réveil littéraire qui se manifesta alors si vivement parmi nous. Tandis que Paris enlevait la Bastille au chant de la *Carmagnole*, les paisibles citoyens de Québec et de Montréal

(1) Bougainville en signale un autre, avant 1757.

applaudissaient, au théâtre et au coin du feu, la
verve du *Petit Bonhomme*.

“ Ah ! si de ma maîtresse
Vous m’obtenez la main,
Je veux par politesse
Vous prier du festin.”
.....

“ En amour, plein d’expérience,
Je sais l’art de gagner un cœur ;
Si l’on résiste à mon ardeur
Il faut céder à ma persévérance.”

“ Quand on est franc, honnête et sans malice,
Si l’on n’est pas un peu futé,
Vient un méchant qui, par son artifice,
Surprend bientôt notre bonté.”

Et ainsi de suite pendant des années.

“ Quesnel, le père des amours,
Semblable à son *petit bonhomme*,
Vit encore et vivra toujours !”

Quesnel fit école. On suit ses disciples à la trace
pendant quarante ans. 1830 devait leur être fatal.

* *

N’oublions pas que, depuis plus d’un siècle, les
porteurs de journaux déposent chez les abonnés leurs
couplets du jour de l’an. Nous en avons écrit l’his-
toire. Il n’est que juste de les mentionner, puisque
nous parlons des origines de la poésie parmi nous.

Le *Canadien*, de 1806 à 1810, publie autant de
couplets que d’articles de fond,—le tout pénétré d’un
esprit patriotique qui ne se dément nulle part.

L'invasion de 1812 mit le feu à la verve des poètes. Les Yankees furent bombardés selon les règles.

“ Vous sentirez, cannibales,
Si la mort a des attraits ! ”

Le *Spectateur*, publié à Montréal de 1813 à 1817, est bourré de pièces de vers. Beaucoup d'épigrammes. La lignée des poètes se continuait vigoureusement.

Bien des tentatives ont été faites, on le voit, pour poser les bases d'une littérature nationale, et préparer la voie aux hommes de lettres du Canada français.

Le premier volume en vers est dû à la plume de M. Michel Bibaud. Il parut en 1830 sous le titre d'*Epîtres, satires, chansons, épigrammes, etc.* Par sa physionomie, il date de 1815 tout au plus, ou même de 1780. Avec lui se ferme l'ère des débuts.

* *
* *

La littérature française du Canada compte au moins un siècle d'existence. Son histoire se divise en trois époques bien distinctes : 1780-1830, 1830-1860, 1860-1880.

Il nous reste peu de livres, mais beaucoup d'articles dispersés dans les journaux et les revues avant 1860. Les ouvrages les plus importants des deux ou trois dernières générations sont dûs aux historiens Bibaud, Garneau, Ferland ; aux poètes Garneau, Chauveau, Soulard, Crémazie, Lenoir, Gérin-Lajoie ; puis il y a les conférences de M. Parent, les légendes de Taché, la “ Vie de la Mère de l'Incarnation ” de M.

Casgrain, le roman de *Charles Guérin* de M. Chauveau. Cette collection, à laquelle pourraient se joindre divers écrits d'une certaine valeur, forme une bibliothèque canadienne déjà remarquable par l'esprit national qui y règne et par la correction de la langue.

Cette langue étant le français, il est naturel de se demander si nous suivons le mouvement littéraire de la France. Nous répondons oui—et aujourd'hui plus qu'autrefois.

C'est dans les auteurs de France que nous apprenons la langue littéraire, mais c'est dans les mœurs, dans les coutumes, dans l'histoire du Canada, dans son aspect physique, que nous puisons la matière de nos travaux.

Lorsque le Canada fut cédé à l'Angleterre (1763), les colons français qui restèrent ici étaient au nombre de soixante mille âmes—ils possédaient soixante mille volumes—un volume par personne. Cette bibliothèque ne s'accrut pas beaucoup jusque vers 1830, aussi n'est-on pas surpris du style suranné de nos poètes, à venir jusqu'à 1845 ou 1850. La France leur était fermée. Ils vivaient des traditions de la fin du règne de Louis XIV, et de la première moitié de celui de Louis XV : Boileau, Jean-Baptiste Rousseau et Voltaire paraissent avoir été les modèles les plus suivis par eux. D'ailleurs, tout le monde sait que la France elle-même, bien qu'avancée dans le courant moderne, attendit 1830 pour secouer tout à fait l'ancien style.

C'est aussi à partir de cette date que s'opère en

Canada une révolution dans la manière d'écrire.
Disons, en imitant l'auteur de l'*Art Poétique* :

Garneau sut le premier, dans ce moment fameux,
Saisir de l'art nouveau les tours les plus heureux.

Bientôt une école se forma, timide d'abord, mais se raffermissant à mesure que la politique, devenant plus calme, lui laissait plus d'occasions de se montrer au grand jour. Nos talents littéraires étaient alors (1830-1850) réclamés par les luttes du forum et de la presse politique. C'est à peine si Parent, Chauveau et Morin échappaient, ça et là, aux préoccupations de l'esprit public, pour jeter sur le papier quelques strophes ou quelques conférences, indiquant le désir de répandre autour d'eux le goût des lettres et de la culture intellectuelle.

BENJAMIN SULTE.

(à continuer)



CONFERENCE SUR LA CHARITE

“ Une fleur prouve un Dieu créateur,
une sœur de charité prouve un Dieu
sauveur : la démonstration logique est
presque la même.”

(AUG. COCHIN.)

(*Suite*)

Et vous, nobles matrones romaines, filles des Marcellus et des Scipion, écoutez les inspirations de votre grand cœur. Allez visiter dans leurs cachots les confesseurs captifs. portez la consolation aux affligés, passez des nuits entières au chevet des malades, épousez toutes les douleurs de vos frères.

Parmi vous, j'aperçois cette illustre descendante des Fabius, Fabiola, à qui revient la gloire de fonder le premier hôpital en Occident. Quand elle meurt, après une vie consacrée au soulagement de toutes les infortunes, je ne m'étonne pas que le peuple de Rome pleure sur sa tombe, et que saint Jérôme célèbre avec éloquence ses louanges, du fond de sa retraite de Bethléem. ⁽¹⁾

A la suite de tant d'âmes magnanimes, voyez-vous, messieurs, ces consulaires et ces patriciens ? Fortune, honneurs, plaisirs, ils sacrifient tout, et mettent leur félicité à soigner de leurs mains les plus repoussantes misères.

(1) *Lettre à Océanus*. Œuvres complètes, éd. Vallarsé, t. I, p. 457.

Bientôt s'élèvent, pour les étrangers, pour les vicieux, pour les enfants, de nombreux asiles qui arrachent aux ennemis du christianisme des cris d'admiration. Et ces ennemis eux-mêmes, on en prend soin, on les secourt, on s'attendrit sur leur misère, à tel point que Julien l'Apostat s'écrie, en frémissant de honte : " Les chrétiens nourrissent leurs pauvres ; n'est-ce donc point assez ? Faut-il leur laisser la gloire de soulager encore les nôtres ? "

Je ne fais que saluer, messieurs, ces premiers siècles du catholicisme, mais pourrais-je m'en séparer sans rappeler l'immortelle parole du diacre Laurent ?

Sommé par le préfet de Rome de livrer les trésors de l'Eglise, pour relever les finances de l'empereur, le jeune homme avait demandé trois jours, afin d'en dresser le compte. Pendant ce temps, il parcourt la ville, et réunit aux portes du temple des mendiants, des estropiés et des boiteux.

" Venez, dit-il alors au préfet, venez voir les richesses de notre Dieu, le portail orné de vases d'or, les talents accumulés sous le porche."

Le préfet accourt. Au spectacle de ces infirmes gémissants et de ces hommes en haillons, il recule épouvanté ; mais il entend le jeune diacre lui dire, en lui désignant ses pauvres : " Je vous ai promis de vous faire voir les trésors de l'Eglise..... les voilà ! "

La mère des Gracques ne parut ni plus heureuse, ni plus fière, lorsqu'elle dit en montrant ses deux fils : " Ce sont là mes bijoux et mes ornements."

Et ces merveilles, messieurs, se perpétueront à travers tous les âges.

Un grand prélat, saint Jean l'Aumônier, en montant sur le trône épiscopal d'Alexandrie, appellera les pauvres ses seigneurs et ses maîtres. Il leur consacra ses biens et sa vie, et sur son lit de mort il dicta ce testament sublime : " Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que vous avez exaucé ma prière, et qu'il ne me reste plus qu'un tiers de sou, quoique, à mon ordination, j'aie trouvé dans mon palais quatre mille livres d'or." Un jeune homme de noble race, Bernard de Menthon, fuira du château de ses pères, et ira, au sommet des Alpes, fonder un asile où les voyageurs fatigués trouveront la nourriture et le repos. Chaque jour, il recherchera ses frères, égarés peut-être au milieu des neiges de la montagne, pour les sauver de la mort, et ce dévouement, nous le retrouverons encore, huit cents ans plus tard, dans l'âme des moines qui continueront son œuvre.

Au sein des villes et des campagnes surgiront les Frères *infirmiers*, les Frères *du bien mourir*, les Frères *enterreurs*, humbles religieux qui choisiront pour mission ici-bas de soigner les malades, d'assister les agonisants, de confier les morts à leur dernière demeure. Et parmi eux, combien n'y en aura-t-il pas qui, sous ces noms aussi touchants que modestes, enseveliront des titres illustrés par leurs aïeux !

Un jour, au sein de Paris, s'élève un vaste hospice pour la douleur, et, par une inspiration sublime, la France écrit au frontispice un nom que le plus puissant monarque n'osera jamais faire graver au-

dessus de la porte de son palais : elle l'appelle un *Hôtel-Dieu* !

Un Hôtel-Dieu ! messieurs, ce mot passera désormais dans notre langue, pour la gloire de la charité chrétienne ! et il signifiera une maison sainte, construite par Dieu, caché souvent sous les traits d'un bienfaiteur, et où Dieu, caché sous les traits d'un pauvre malade, est accueilli par Dieu, caché sous les traits d'une vierge !

Que ne puis-je dire ici toutes les œuvres accomplies au moyen-âge en faveur de l'indigence et de l'infortune, et mettre sous vos yeux les grands prodiges dont l'univers fut alors le témoin !

C'est le temps où Jean de Matha établit une congrégation pour la délivrance des captifs, et plus d'une fois, l'on voit ses généreux enfants se vendre eux-mêmes, lorsque l'or leur fait défaut, afin de rendre à leurs frères la liberté. Sous les divers étendards de la Chevalerie, s'enrôlent des nobles et des grands, qui se constituent les protecteurs des orphelins et des veuves. Par amour pour le Christ, on vole à la conquête de son tombeau, et l'on se dévoue avec une ardeur sans pareille au service de ses membres souffrants. Un ordre de chevaliers se consacre au soin des lépreux de Jérusalem et de l'Orient, et, en Europe, ces pauvres malades deviennent l'objet de la plus touchante affection. Une célèbre comtesse de Flandre ^[1] demande et obtient, comme une insigne faveur, d'être leur infirmière ; Henri III, roi d'Angleterre, les visite dans leurs hôpitaux ; le grand saint

(1) Sybille, épouse de Théodoric.

Louis les honore de la plus fraternelle amitié, leur donne à manger de ses mains royales, et porte l'héroïsme jusqu'à baiser leurs plaies. Saint François, le Séraphin d'Assise, les proclame "les frères par excellence," les embrasse avec tendresse, et mérite d'être surnommé leur médecin et leur consolateur !

Ce mendiant volontaire, dont l'unique ambition semble être de souffrir et de se dévouer pour les misérables, ne veut admettre à sa suite que ceux qui seront prêts à se faire les serviteurs des lépreux.

Dante immortalise la pauvreté dans ses vers ; le suave Fra Angelico met l'aumône au-dessus des plus grands chefs-d'œuvre, et dans les siècles futurs, les maîtres de l'art viendront écouter les paroles sublimes qu'il leur adressera du fond de sa tombe :

" Qu'on ne me loue pas d'avoir été un autre Apelles, mais de ce que je donnais à vos pauvres, ô Christ, tout ce que je gagnais. Les peintures sont pour la terre, et les aumônes pour le ciel ! " (1)

Pourrais-je oublier ici la jeune et douce reine de Hongrie, la chère sainte dont M. de Montalembert nous a décrit la charité en des pages qui font verser des larmes ?

A l'époque de sa gloire, de quelle généreuse com-

(1) Non mihi sit laudi, quod eram velut Apelles,
Sed quod lucra tuis omnia, Christe dabam.
Altera nam terris opera exstant, altera cælo ;
Urbs me Joannem flos tulit Etruriæ.

Épithaphe de Fra Angelico composée par Nicolas V. Voyez *Saint Vincent de Paul et sa mission sociale*, par Arthur Loth, éd. Dumoulin, 1880, p. 27.

passion n'entoure-t-elle pas ses sujets indigents et malheureux ? Non contente de leur faire distribuer chaque jour d'abondantes aumônes, à la porte de son palais, elle va au-devant de leurs infortunes, visite leurs chaumières, et y trouve ses délices. Elle fait le lit des malades, prépare leur nourriture, panse leurs plaies avec une tendresse de mère, et, lorsqu'ils meurent, les ensevelit elle-même. Les lépreux, elle les reçoit chez elle, regarde comme un honneur de les servir, et va jusqu'à les coucher dans la chambre royale. Plus tard, devenue veuve, cruellement trahie, spoliée de ses biens, elle travaille de ses mains, et se fait même mendiante afin de pouvoir continuer ses œuvres de miséricorde. Puis enfin, lorsque son persécuteur, honteux de ses fautes, vient lui demander pardon, elle fond en larmes et lui dit pour toute réponse : " Je ne veux ni de vos châteaux, ni de vos villes, donnez-moi seulement ce qui m'est dû, afin que je puisse encore être comme autrefois la mère des pauvres ! "

Et ces sentiments de commisération profonde n'aiment-ils pas aussi, messieurs, le cœur de Catherine de Sienne, cette héroïne à jamais célèbre dans l'histoire de la papauté ? Elle commande sans doute l'admiration, lorsqu'elle apparaît, au milieu des déchirements de l'Eglise, pour faire rentrer à Rome la souveraineté pontificale depuis longtemps exilée ; mais est-elle moins digne de nos louanges quand nous la voyons contracter la lèpre en soignant une pauvre femme atteinte de ce terrible fléau ? Aux pieds de Martin V, c'est une vierge inspirée tenant le langage d'un prophète ; auprès de cette lépreuse qui lui com-

munique son mal, c'est une sainte victime de la charité !

De notre temps, messieurs, on a rendu noblement justice à cet âge jadis appelé barbare. Nous savons ce qu'il a fait pour la cause des lettres, des arts et des sciences, pour le progrès de la civilisation européenne. Mais quand il ne pourrait revendiquer tous ces beaux titres de gloire ; quand il n'aurait produit ni un saint Anselme, ni un Albert le Grand, ni un génie comme saint Thomas d'Aquin ; quand il n'aurait ouvert à la jeunesse studieuse ces grandes universités, dont l'éclat n'a peut-être pas été égalé depuis ; quand il n'aurait lancé dans les airs les superbes ogives de ses gigantesques cathédrales ; quand il n'aurait fait de ses monastères des asiles d'érudition et de science, il aurait encore droit à la reconnaissance et à la vénération des peuples. Il lui suffirait de montrer ces milliers d'hôpitaux dont il couvrit le sol ; ce nombre immense de nobles, de princes, de duchesses, de religieux et de vierges, tous zélés serviteurs des pauvres ; ces quatre cent mille malades, qu'en Europe seulement, il secourait chaque jour, et alors, à ceux qui le méprisent il pourrait dire : Osez donc m'accuser de n'avoir pas été l'ami et le bienfaiteur de l'humanité !

Mais j'arrive, messieurs, à une époque plus voisine de la nôtre, époque d'incomparables prodiges, non moins célèbre par ses saints que par les génies qu'elle a enfantés.

L'ABBÉ BRUCHÉSI.

(à continuer)

AVIS.

Nous prions les personnes qui n'ont pas encore payé le montant de leur abonnement aux "Nouvelles Soirées Canadiennes," de vouloir bien nous faire tenir ce montant sous le plus court délai possible.

Nos abonnés ne devront envoyer d'argent, par la poste, que par lettre enregistrée.

LOUIS-H. TACHÉ,
ADMINISTRATEUR,
Québec.

NOUVELLES SOIREEES CANADIENNES

COMITÉ DES COLLABORATEURS

L'HON. P. J. O. CHAUVEAU,	JOS. TASSÉ,
J. C. TACHÉ,	L'ABBÉ J. C. K. LAFLAMME,
L'HON. A. B. ROUTHIER,	L'ABBÉ BRUCHÉSI,
ERNEST GAGNON,	A. N. MONTPELIT,
ARTHUR DANSEREAU,	L. P. LEMAY,
HECTOR FABRE,	E. GÉRIN,
OSCAR DUNN,	A. GÉLINAS,
N. FAUCHER DE ST-MAURICE,	ALPH. LUSIGNAN,
LOUIS-HONORÉ FASCHETTE,	T. P. BÉDARD,
BENJAMIN SULTE,	PHILÉAS HUOT,
ARTHUR BUIES,	J. A. CHAGNON,
ALFRED GARNEAU,	EUD. EVANTUREL,
JOS. MARMETTE,	J. B. CAQUETTE,
NAPOLEON LEGENDRE,	THOS CHAPAIN,
M. J. A. POISSON,	J. E. PRINCE,
A. ACHINTRE,	JAS. PRENDERGAST

